Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 20

Artikel: [Anecdote]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-177170

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Pendant ce temps, dans le village,
Cloches, moulins, sonnaient, tournaient,
Mais sans faire autant de tapage
Que les commères qui jasaient;
Quand leurs maris, après l'ouvrage,
Revenant tous à la maison,
Se fachèrent, non sans raison,
En entendant ce commérage :

C'est comme ça? fredin, fredâ !
Voilà qui vous arrêtera !

E. Gilliéron.

Vu les événements dont le Danemark est aujourd'hui le théâtre, nous pensons que nos lecteurs liront avec intérêt quelques détails empruntés à une correspondance adressée au *Siècle*, par un témoin oculaire, sur l'attaque dirigée contre Duppel, dans la nuit du 28 au 29 mars, par les troupes prussiennes.

Siège de Duppel.

« A deux heures après minuit, quelques coups de canon se font entendre. Personne n'y prête grande attention, les Prussiens ayant l'habitude d'envoyer pendant la nuit quelques grenades aux Danois pour inquiéter les soldats qui réparent les fortifications. Mais les coups de canon deviennent plus rapprochés et l'on se demande où en veulent venir les Prussiens. A trois heures et un quart on voit des colonnes profondes s'avancer contre le canon, dans l'espace réservé entre chaque bastion. Bientôt l'air retentit des cris de *hurrah* poussés par ces colonnes. Aussitôt les clairons sonnent sur toute la ligne de Duppel et l'on s'apprête à repousser énergiquement l'ennemi, bien qu'évidemment il soit très supérieur en nombre.

Bientôt des détachements arrivent de toutes parts, un grand mouvement a lieu et il s'établit comme un frémissement magnétique sur tous les spectateurs du grand drame qui va commencer.

Avec le jour, le combat devient plus vif et plus général; l'attaque des premiers bastions vient d'être repoussée et la perte de l'ennemi relativement considérable. Vers six heures on tire un peu de toutes les batteries danoises et l'on voit arriver des détachements de la garde royale qui vont s'établir sur le versant de la colline de Duppel en qualité de réserve. Au bruit imposant de la canonnade vient se joindre celui de la fusillade qui produit, à distance, l'effet d'un sac de noix qu'on secouerait violemment. — De la paille est jetée sur le pont réservé au passage de Duppel à Sonderburg, pour adoucir la marche d'une quinzaine de chariots chargés de blessés; ces malheureux, couchés dans les chariots et recouverts d'une couverture grise, étaient tous extrêmement pâles, mais pas un ne se plaignait. Et pourtant que d'affreuses blessures! Une balle, en décrivant un cercle autour de la tête d'un soldat, lui avait crevé les deux yeux et cassé l'os du nez. Un autre, respirant encore, avait la poitrine enfoncée par un éclat d'obus. Un autre avait les intestins perforés par trois balles. Un autre, par suite d'une contusion, vomissait le sang à pleine bouche ; quelques-uns avaient un bras ou une jambe brisés. Quelques blessés marchaient à la suite du convoi. Je vis un caporal qui fumait tranquillement sa pipe. Il lui manquait une oreille.

Cependant le combat continue, et l'on entend distinctement, au milieu de la canonnade de toutes les pièces prussiennes et danoises, les coups larges et profonds de l'artillerie du bateau cuirassé le *Rolf-Krake*. En effet, ce monstre est venu s'embosser vis-à-vis les batteries de Broager, et pendant que de l'une de ses tours il se défendait contre les canons prussiens en jetant boulets et grenades, de l'autre il envoyait dans les rangs de l'infanterie allemande, des boîtes à mitraille d'où s'échappaient en sifflant une pluie de balles grosses comme des pommes d'apis.

— En avant! criaient les officiers prussiens.

— Non, répondaient les soldats qui se couchaient à plat ventre, pour laisser passer au-dessus d'eux cet ouragan de fer.

Il y eut un point où, entre sept et huit heures, on pouvait craindre que les Danois ne fléchissent, écrasés par le nombre.

Le *Rolf-Krake* comprit ce danger, et en quelques tours d'hélice, il se mit à portée de secourir les efforts de l'infanterie danoise. A neuf heures, c'est-à-dire après cinq heures et demie de lutte, les Prussiens, désespérant du succès, reprenaient leurs positions, et une partie de l'infanterie danoise rentrait à Sonderbourg.

Je voulus visiter le champ de bataille. — En passant sur les hauteurs de Duppel, je vis la maison où logeait et observait le chef des avant-postes, perforée comme une écumoire par les projectiles de Broager. Partout sur le chemin, des groupes de soldats, des baraques d'ambulances, des charrettes chargées de blessés, des ordonnances qui transmettent des ordres, etc., formant une série de tableaux caractéristiques d'une haute saveur pittoresque. Je vois un soldat qui buvait gaîment un *snaps*, il y a trois minutes, et dont la tête est aplatie comme une galette par un éclat de bombe. — Mais ce qui me frappe surtout, c'est le calme des soldats danois revenant du champ de bataille où ils ont triomphé d'un ennemi très supérieur en nombre. Je les ai vus au feu, ces soldats dont un grand nombre sont mariés et pères de famille, dont beaucoup ont atteint l'âge où l'esprit et le corps demandent du repos, et je puis dire qu'il n'est pas dans le monde de soldats plus fermes, plus dédaigneux de la mort que ces braves enfants du Danemark. Tant de courage, sans forfanterie aucune, allié à tant de simplicité, c'est rare; il est impossible de n'avoir pas pour ce petit peuple, que deux grandes nations envahissent sous un prétexte futile, presque ridicule, une vive et profonde sympathie mêlée d'admiration.

On prétend que le plan du feld-maréchal Wrangel, dans sa tentative du 28 mars, était de loger pendant la nuit cinq à six mille hommes entre les dix bastions qui forment la première ligne des fortifications de Duppel, et d'envoyer, à la pointe du jour, sur les bastions, dix ou quinze mille hommes, pendant que les six mille soldats établis entre les redoutes prendraient les Danois par derrière. Ce calcul a été déjoué par la solidité des troupes danoises, qui n'ont fléchi sur aucun point, et par le concours intelligent et actif du *Rolf-Krake*. »

Des commissaires-arpenteurs ayant été envoyés par l'Etat, il y a quelques années, dans la vallée des Ormonts, pour lever les plans de cette localité, les naturels de l'endroit, regardant avec surprise ces gens travaillant sur le terrain avec le niveau, le sextant, la planchette, le théodolite et l'alidade, s'écrièrent :

— Qu'est-ce qu'ils veulent encore, ceux-là, avec tout leur trafic?

— Mais, ce sont des arpenteurs.

— Miséricorde! t'emballe-t-il pas pour un commerce! Nous avons eu déjà la petite vérole, la grippe, la surlangue,... faut-il pas que nous ayons encore les arpenteurs!

Pour la rédaction : L. Monnet. S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.